

# **Des hommes et des dieux : un point de vue psychologique**

**Nicolas DURUZ**

Leçon inaugurale  
Faculté des sciences sociales et politiques, UNIL  
26 octobre 2000

L'intitulé de ma conférence a suscité quelques réactions parmi mes connaissances. Certaines m'ont demandé s'il s'agissait d'une leçon d'adieu, à la veille d'une retraite anticipée: elles pensaient deviner dans mon titre le regard un brin sceptique, voire nostalgique, que porte sur le monde des humains un psychologue ... pressé de retourner chez les dieux pour s'y faire consoler! D'autres ont été interpellés par le rapprochement peu courant que ce titre opère entre le monde de la psychologie d'un côté, et celui de la communauté des hommes, de l'autre. Après tout, pourquoi pas? Mais entre la psychologie et les dieux, vraiment ? Ces différentes lectures ont leur part de vérité.

En quelques 45 minutes, j'aimerais vous transmettre le regard que je porte sur la psychologie, telle qu'elle prend place aujourd'hui dans notre culture - psychologie qui m'est chère, puisque je la promeus par mon enseignement, mes recherches et ma pratique. En termes plus précis, je souhaite resituer la psychologie dans l'histoire des idées et des pratiques sociales, faire émerger ce que sa reconnaissance comme science au XIXème siècle, puis assez vite comme pratique sociale spécifique, a signifié pour l'histoire des hommes qui, après le siècle des Lumières et tout ce qui l'avait préparé, assignaient progressivement à leurs dieux une place à l'ombre de la raison. Ce regard historique doit déboucher sur un double questionnement

d'actualité immédiate: quelle est la fonction sociale de la psychologie, et de la psychothérapie en particulier, comme science et comme pratique de changement, dans une communauté humaine réunie par un lien social fragile qui n'est plus cimenté par le don des dieux? En d'autres termes encore: comment enseigner et pratiquer la psychologie, non seulement dans une faculté des sciences sociales et politiques ... , mais dans une société où le rapport au sacré devient particulièrement problématique?

Pour donner une certaine rigueur à ma réflexion, qui pourrait facilement s'enliser dans des états d'âme inappropriés, ou inversement dans une spéculation trop académique, je recourrai, comme pierres d'angle de mon argumentation, à deux catégories de pensée relativement aisées à comprendre et suffisamment épurées par plusieurs discours philosophiques et anthropologiques, celles du *visible* et de *l'invisible*.

#### *A la jointure du visible et de l'invisible*

De tous les êtres vivants, l'homme a pour originalité de se développer et de se construire à la jointure du visible et de l'invisible. Qu'est-ce à dire? Inscrit dans l'évolution des espèces vivantes, il partage avec elles les éléments matériels qui le constituent, son système nerveux y compris. Ce dernier a atteint chez lui un tel degré d'organisation qu'en a surgi, comme qualité émergente, ce qu'on a convenu d'appeler la conscience ou la pensée réflexive, avec les propriétés langagières et culturelles qui lui sont inhérentes.

Terrien, fait d'humus comme tous les vivants, l'homme est en même temps tourné vers le ciel<sup>1</sup>. Les anthropo-paléontologues ont bien mis en évidence, dans l'évolution des anthropoïdes, l'importance du passage de la

---

<sup>1</sup> J'exprime ici ma reconnaissance à Marie Balmary dont le dernier ouvrage *Abel ou la traversée de l'Eden* (Paris, Grasset, 1999) m'a beaucoup inspiré. Selon elle, une société qui s'interdit la métaphore du "ciel ouvert" est gravement menacée dans son évolution.

position quadrupède à la position bipède. Celle-ci permet, comme le dit un biologiste du vivant, les "fondations des grands travaux du cerveau" et de l'humanité, tels la pérennité du désir sexuel, l'invention de l'outil, du langage, de la parenté, de l'art, sans oublier, à la faveur de toutes ces activités culturelles qui le conduisent au-delà de lui-même, son envie de regarder vers le ciel et de poser des questions sans réponses! L'homme se donne dans l'observable de sa facticité, mais sa pensée réflexive le rend quelque part étranger à lui-même, auteur de ruptures qui le dépassent; sa capacité de questionnement ouvre une béance dans son existence. La vie pour celui qui peut la réfléchir et la mettre en relation avec sa mort constitue son invisible; elle lui apparaît comme le bien le plus précieux mais aussi le plus fragile, car il réalise qu'il n'en est pas le maître. Même dans le récit qu'il peut faire de sa vie - une manière de maîtriser son discours - le récit de sa naissance comme celui de sa mort ne lui appartiendront jamais.

Le sociologue Jean Cazeneuve, en une formule saisissante, définit ainsi le statut de l'homme, qu'il met en relation avec la nécessité de la ritualisation dans son existence : " (...) par sa nature, l'homme ne peut s'enfermer dans sa condition, ni s'en échapper totalement<sup>2</sup>." Impossible pour lui de faire comme si les événements qui excèdent son ordinaire quotidien (cataclysmes, naissances anormales, morts brutales, etc.) ne le questionnaient pas; impossible tout autant de se laisser entièrement fasciner et absorber par eux, pour accéder à un autre statut que celui de sa condition matérielle. On l'a déjà dit, l'homme n'est ni bête, ni ange. J'ajouterais: en lui, le visible pactise avec l'invisible.

*Profane et sacré : le monde des hommes et le monde des dieux*

---

<sup>2</sup> *Encyclopaedia Universalis*, article *Rites*, France S.A. , Paris, 1985, vol. 15, pp. 1156-1157.

Mais ne restons pas dans l'abstraction de l'Homme. Ce serait dangereux de localiser cet invisible en lui seul. Il n'existe que des hommes, qui s'organisent entre eux et construisent depuis l'aube de l'humanité un lien social, marqué du sceau de l'invisible.

L'étude des notions de sacré et de profane par les historiens et les sociologues de la religion permet sans doute de mieux circonscrire la place et la fonction de l'invisible dans l'existence humaine et l'organisation sociale. Dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, le linguiste Benvéniste constate, après avoir interrogé la grammaire comparée des textes religieux pour faire émerger un fond commun au-delà des développements particuliers de chaque religion, qu'il ne reste, pour dire le sacré, que le notion même de "dieu". "Celle-ci, écrit-il, est bien attestée sous la forme *deiws*, dont le sens propre est « lumineux » et « céleste »; en cette qualité, le dieu s'oppose à l'humain qui est terrestre<sup>3</sup>." Benvéniste pense pouvoir dégager une tendance, dans l'histoire des peuples, à accentuer la coupure entre le profane et le sacré, chaque langue différenciant deux aspects dans ce que certains auteurs ont aussi appelé le numineux: "Ce qui est rempli d'une puissance divine; et ce qui est interdit au contact des hommes<sup>4</sup>." C'est peut-être dans la langue latine qu'on trouve l'expression la plus achevée de ce double aspect, qui distingue entre *sacrum* et *sanctum* (comme *ieros* et *hagios* en grec) : le *sacrum* est le noyau du sacré, qui a une valeur mystérieuse; le *sanctum* est ce qui se trouve en bordure, mais qui sert à isoler le *sacrum* de tout contact. Cette distinction éclaire aussi ces deux pratiques rituelles de base, rappelées par Cazeneuve dans son article de l'Encyclopaedia et qui expriment la relation des hommes au numineux: les actes magiques pour se l'approprier et les tabous de l'impureté pour s'en protéger - deux pratiques que le rituel

---

<sup>3</sup> *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, tome I, Paris, Ed. de Minuit, 1969, p.180.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 207.

religieux, particulièrement dans le rituel sacrificiel, va chercher à conjointre: la victime offerte au dieu est mise à mort parce que, pour être une "bête sacrée", il faut avoir été retranchée du monde des vivants.

*La société des hommes est relié à l'invisible des dieux*

A ce point de notre réflexion, où nous cherchons à examiner de plus près les formes de relation entre le profane et le sacré, le visible et l'invisible, la pensée de Marcel Gauchet, un philosophe de l'histoire du politique, peut nous être utile. Elle nous permet de mieux comprendre l'évolution du religieux dans notre culture occidentale, en particulier dans l'organisation démocratique de notre être-ensemble social, qu'il met directement en relation avec ce qu'il appelle "l'épuisement du règne de l'invisible". Dans son livre *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gauchet postule que toute société se constitue à partir d'un principe d'ordre qui ne se réduit jamais à son fonctionnement. Il prend la religion - mieux, le religieux, le divin - comme analyseur essentiel des fonctionnements des sociétés. Selon lui, les sociétés primitives se constituent à partir d'une référence à une norme sacrée, extériorité ou hétéronomie par rapport à l'immanence de la société humaine. Dans ces sociétés d'avant l'Etat où la religion dans ses formes les plus animistes joue un rôle central, on observe, écrit-il, "la même double affirmation, aussi diverse en ses expressions que monotone en sa teneur dernière, d'une dépossession radicale des hommes, quant à ce qui détermine leur existence, et d'une permanence intangible de l'ordre qui les rassemble<sup>5</sup>." Avec ce fil rouge, Gauchet décrit l'évolution des sociétés religieuses primitives vers les sociétés religieuses d'État - les autorités politiques et

---

<sup>5</sup> *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, p. 13.

étatiques, tels les pharaons, les empereurs, les rois, etc., sont encore des intermédiaires entre la transcendance divine et l'immanence humaine - pour aboutir à la société d'organisation démocratique, où l'on assiste, avec les individus ayant acquis une souveraine égalité devant la loi, à l'épuisement du règne de l'invisible et à l'immanentisation de la transcendance.

Selon lui, paradoxalement, plus ce principe divin s'extériorise dans ses formes visibles, en devenant un vis-à-vis qu'on peut interpeller, plus il se personnalise, et plus on assiste à une "réduction pratique de l'altérité du fondement". Laissons-le encore une fois s'expliquer sur l'évolution des organisations sociales, favorisant un destin de l'homme appelé à devenir maître de sa vie :

"Si l'on tient qu'au centre du fait religieux, il y a la thèse en acte que ce qui cause et justifie la sphère visible où évoluent les hommes est à l'extérieur de cette sphère, alors force est bien d'admettre que c'est chez les sauvages qu'elle a son expression la plus achevée, sa traduction et son application les plus exhaustives. Rapportée à cette dépossession primordiale, la suite est à lire, découvre-t-on, en termes de réappropriation. Au fil de ce que nous avons l'habitude de tenir pour des approfondissements successifs de l'expérience et de la conception de *l'Autre*, c'est en fait à une ressaisie progressive de ce qui fut au départ absolument dérobé que l'on assiste. Les dieux s'éloignent, ce bas-monde se scinde de l'autre monde qui le détermine et le comprend, mais en même temps, l'inquestionnable institué entre de plus en plus dans le questionnable, comme s'affirme la prise des hommes sur l'organisation de leur propre univers. L'accentuation de la différence divine s'avère aller de pair avec l'élargissement du pouvoir des hommes sur eux-mêmes et l'ordre auquel ils obéissent<sup>6</sup>."

### *La science pour rendre visible l'invisible*

Cette lecture me semble intéressante parce qu'elle permet évidemment de comprendre comment l'évolution du religieux dans les organisations politiques va progressivement rendre possible les explications dites

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 27.

"naturelles" de la raison humaine, en particulier de la raison scientifique, même si ces explications, lorsqu'elles prennent forme, sont encore peu légitimées. Du feu volé à Prométhée, aux découvertes scientifiques heurtant les croyances religieuses (disséquer un corps à la Renaissance, c'est à la fois un tabou: entrer en contact avec l'invisible, et un acte de revendication: faire reculer ses frontières pour mieux le maîtriser), jusqu'au théisme de l'Encyclopédie, c'est le phénomène bien connu de la sécularisation: désacralisation des valeurs religieuses qui sont de moins en moins portées par les autorités politiques et étatiques. En termes très résumés : ce qui autrefois était prêté aux dieux, c'est l'homme qui en devient le dépositaire, désormais créateur de ses propres normes et de ses projets.

On peut donc dire que, dans notre culture occidentale, la tension entre le visible et l'invisible prend une forme décidément polémique, avec l'avancée de la science, telle qu'elle va se développer à partir de la Renaissance, avec Descartes, les sociétés scientifiques en Angleterre au XVIIème, le siècle des Lumières pour aboutir au scientisme du XIXème. L'observable (visible) se conquiert sur l'inobservable (l'invisible).

#### *L'évacuation de la psychè par la psychiatrie*

Prenons un exemple proche de la psychologie (avant de venir à celle-ci même) : celui de la psychiatrie, pour découvrir comment la science impose une nouvelle conception de l'homme, qui n'est rien d'autre qu'une forme sociale de maîtrise de l'invisible.

En 1859, le médecin allemand W. Griesinger occupe le premier à Berlin la chaire nouvellement créée de "neurologie et de psychiatrie". Dans son *Traité des maladies mentales*, il aborde bien sûr la question qui hante encore les aliénistes de son époque - ainsi appelait-on les médecins s'occupant de la

folie ou aliénation mentale - : l'âme peut-elle tomber malade? Dans les termes de Griesinger : est-ce que "la maladie atteint aussi réellement l'âme?" Sa réponse est encore incertaine. Elle récusé une position matérialiste pure et dure, mais elle l'anticipe aussi. Suivons son raisonnement : en fonction des faits physiologiques et pathologiques révélés par l'anatomo-clinique (la théorie des localisations cérébrales est en train de prendre son essor), "nous devons toujours voir avant tout dans les maladies mentales une affection du cerveau<sup>7</sup>." Mais le psychiatre, poursuit Griesinger, doit-il pour autant nier la conscience, l'imagination, la volonté, autant de fonctions de l'âme, "parce qu'il n'en trouve pas la place palpable dans le cerveau?"<sup>8</sup> (p. 8). Non, ce serait exagéré, mais "l'empirisme doit patiemment attendre l'époque où ces questions relatives au rapport du fond de la vie de l'âme humaine avec sa forme passeront du domaine de la métaphysique à celui de la physiologie<sup>9</sup>." La prédiction était correcte, mais on le sait, au prix d'un terrible rétrécissement de la réalité. En effet, comme souvent dans l'histoire des sciences, la position méthodologique détermine la position ontologique: comme seul ce qui est de l'ordre de l'observable, du palpable, ou du visible, peut devenir objet scientifique et donner lieu à un énoncé vrai, alors seul ce qui est observable existe.

*La psychologie à son tour se ferme à l'invisible*

Il est intéressant de voir comment deux à trois décades plus tard, la psychologie comme science fait son apparition, essentiellement avec les psychologues qu'on appelle les psychophysiciens: à partir de phénomènes sensibles observables, ils infèrent des états mentaux (par exemple, si le temps de réaction à un stimulus complexe est plus long que celui à un stimulus

---

<sup>7</sup> *Traité des maladies mentales. Pathologie et thérapeutique* (1861). Trad. fr., 2ème éd., Paris, Delahaye, 1865, p. 1.

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 8.

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 8.

simple, cela est dû à un processus mental de choix). On évoquera évidemment Wundt, dont le laboratoire de psychologie vers 1880 enrichit la clinique du grand Kraepelin. Au début, ces travaux permettent encore aux psychiatres de préserver un certain espace psychique, puis la psychologie elle-même va se matérialiser, si j'ose dire, puisque le comportementalisme, s'intéressant au comportement objectivement observable, va réagir contre cette psychologie jugée trop introspectionniste, peu scientifique, qui veut construire une science sur de l'inobservable.

Que retenir de ces considérations pour la première des deux grandes questions qui nous occupent, à savoir : comment faire scientifiquement aujourd'hui de la psychologie sans contribuer au rétrécissement de l'invisible en l'homme? Il faut d'abord situer sans réserve la psychologie parmi les *Geisteswissenschaften*, sciences de l'esprit. Qu'est-ce à dire? Impossible de traiter la dynamique psychique de l'être humain (activités liées à la perception, à la pensée, à l'imagination, aux émotions, etc.) se visibilisant dans des expressions comportementales, comme s'il s'agissait d'une machine, si complexe soit-elle. C'est bien sûr la tentation de plusieurs courants en psychologie, qui, pour être scientifiques, veulent épurer leur objet, comme l'observateur scientifique d'ailleurs, de toute subjectivité - celle-ci s'entendant comme la capacité du vivant humain, parce qu'être langagier, d'introduire de l'écart, de la non immédiateté, ou des rapports de différence, dans l'expérience de la réalité (rapport de soi à soi, représentation d'un réel non totalisable, relation de non coïncidence à l'autre). Pour ces psychologues voulant promouvoir une science psychologique empiriquement fondée, introduire la subjectivité dans l'objet de leur science, c'est condamner celle-ci à n'être qu'une croyance, voguant trop sur les eaux antiscientifiques de l'invisible; c'est renoncer à la maîtrise, que seule peut assurer l'expérience du visible.

Mais prenons garde; l'option pour une psychologie conçue comme science de l'esprit n'est pas à l'abri de dérives qui, elles aussi, pourraient nous empêcher de rejoindre l'homme à la jointure du visible et de l'invisible. Le mépris des faits et l'enfermement psychique constituent un double danger qui guette cette psychologie. Si elle y cède, la voilà qu'elle se disqualifie dans sa tâche sociale de témoigner à sa façon du lien vital de l'homme à l'invisible; la voilà en train de distendre ce lien, voire de l'oblitérer. Regardons-y de plus près.

### *Le mépris des faits*

Un psychologue pour qui l'homme est un être langagier, historique et questionnant, risque plus facilement de céder à un discours spéculatif, référé de manière lâche à l'empirie, celle-ci n'étant convoquée que comme illustration d'une idée. Atlan, un biologiste et épistémologue éclairé, met en garde avec raison les sciences de l'homme de construire une théorie sous-déterminée par les faits, reconnaissant que "plus un phénomène est complexe et singulier, plus la théorie susceptible d'en rendre compte est sous-déterminée<sup>10</sup>." Appartenant à la gentry des psychothérapeutes, si prompts à faire des théories de leur pratique, je trouve la critique très pertinente. Le fait que les psychothérapeutes ont hérité culturellement de s'adonner au "traitement de l'âme", ne les légitime pas pour autant à évacuer si facilement les faits empiriques ou, dans le meilleur des cas, à les récolter mais pour les confisquer au nom de leurs convictions. Ces convictions qui ne peuvent pas ne pas les animer et qui sont en partie à l'origine de la diversité des méthodes psychothérapeutiques, comme je l'ai montré dans mes recherches en psychothérapie comparée. Dans ce domaine de la psychologie, ce dont nous avons aussi besoin, ce sont des documents cliniques qui visibilisent la

---

<sup>10</sup> *A tort et à raison. Intercritique de la science et du mythe*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p. 139.

pratique des psychothérapeutes et permettent un échange dans la communauté des psychothérapeutes. Par exemple, des entretiens transcrits *verbatim* vont permettre d'étudier les différentes logiques d'interlocution entre patient et psychothérapeute (comme cherche à le faire ma collègue la professeur Michèle Grossen, avec qui je collabore), et de mieux comprendre les mécanismes d'influence mutuelle entre protagonistes de la relation thérapeutique dans la définition du problème à traiter. Ou encore, tout aussi proches de nous, les études de réputation internationale de Mme la Dr Elisabeth Fivaz, au Centre d'Etude de la Famille, sur les interactions précoces affectives non verbales dans les relations familiales, dont les dynamiques sont des plus éclairantes pour observer et comprendre la diversité des alliances dans la relation patient-thérapeute. On a envie de dire parfois aux psychothérapeutes : assez parlé, montrez-nous ce que vous faites. D'où partez-vous pour accéder à l'invisible des subjectivités?

Evidemment, il ne s'agit pas d'être dupe du réalisme scientifique qui peut toujours nous séduire, même dans ce type d'études. Qui n'a pas rêvé de pouvoir un jour disposer d'une vérité quasi irréfutable, prélevée sur une réalité dont on tend alors à minimiser le poids de la subjectivité, alors que celle-ci saisit de part en part aussi bien les personnes observées que celle de l'observateur?

### *L'enfermement psychique*

L'autre danger qui menace une psychologie se refusant à singer scientifiquement les mesures des sciences dites exactes - l'approche quantitative n'est pas pour autant bannie de la psychologie - est celui de l'enfermement psychique. Qu'est-ce à dire? Je vise par là tout effort d'une psychologie qui, soucieuse de prendre en compte les processus subjectifs des états mentaux et de leurs expressions comportementales, se laisse enfermer

dans le psychisme lui-même. Cela revient à étudier les pensées, les représentations, les émotions de l'homme, sans référence suffisante à la réalité corporelle - ainsi qu'à la réalité sociale, je vais y venir sous peu -, comme si nous voulions oublier que la psychè ne peut pas être sans corps, que l'invisible ne peut être détaché du visible. La phénoménologie, pour ne citer que ce courant de la philosophie le plus récent, nous a pourtant appris (d'Husserl à Merleau-Ponty) que nos pensées, représentations et émotions, sous leur mode d'expression subjective, ne font rien d'autre qu'exprimer par le corps notre rapport primordial au monde, fondé dans l'expérience de notre corps vécu. L'intériorité n'est jamais que par sa relation avec l'extériorité et ne peut être connue que dans et par l'extériorité. François Roustang<sup>11</sup>, dont je m'inspire ici et qui s'est laissé réinterroger par l'hypnose, après avoir longtemps travaillé comme psychanalyste, a ces propos très pertinents à l'égard d'une certaine psychanalyse . Dans le contexte d'une culture si prompt à séparer corps et psychisme, "Freud, écrit-il, a eu le mérite de fournir une mythologie recevable qui permettait de donner quelque sens à la vie. Freud est notre Hésiode. Les dieux ne s'appellent plus Zeus, Cronos ou Rhéïa, mais moi, surmoi, ça. Comme les anciens Titans, ils se livrent des guerres intestines et ils engendrent des refoulements, des défenses, des investissements. Les combats n'ont plus lieu dans les champs de l'Olympe, mais dans les profondeurs du psychisme, enfer de solitude où si souvent se trouvent confinés l'homme ou la femme d'aujourd'hui<sup>12</sup>." Boursoufflure de la subjectivité, réduite à un monde intérieur privé, voilà le risque d'une psychologie où le psychisme est parcellisé en états mentaux, où le psychisme n'est plus suffisamment pensé, comme Aristote nous y invitait déjà, en tant que principe d'animation du corps.

---

<sup>11</sup> *La fin de la plainte*, Paris, Odile Jacob, 2000 (particulièrement pp. 65sq)

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 197.

*Psychè sans corps, mais aussi "déculturalisée"*

Mais le refus de considérer que "c'est le corps tout entier qui est esprit" va de pair la plupart du temps avec une conception du psychisme déconnecté de son tissu social. Même si l'on veut bien reconnaître que des variables sociales viennent toujours configurer le psychisme, on conserve souvent l'idée d'un noyau de l'individu, échappant en son fond privé aux contraintes sociales. Dans les sciences, la coupure psychè-société s'est sûrement renforcée avec Mesmer, ce médecin autrichien, de la fin du XVIIIème siècle, précurseur des pratiques hypnotiques, qui, lorsqu'il assiste à Munich en 1775 aux exorcismes du curé Gasner, pense qu'il peut obtenir les mêmes résultats sans recourir à ces rites religieux<sup>13</sup>. Le geste thérapeutique s'affranchit alors de son insertion dans un réseau social d'attentes, de statuts, de reconnaissances et de valeurs légitimées. En lieu et place, Mesmer propose ce qui est considéré comme la première théorie scientifique du changement en psychothérapie, la théorie du magnétisme animal. Ici, l'apport de la pensée de Bateson mériterait d'être explicité: le regard écosystémique qu'il porte sur l'homme à partir de son écologie de l'esprit permet de dépasser un modèle bio-psycho-social qui, lui-même, ne parvient pas à écarter des approches subtilement réductrices de l'homme.

En prenant bien soin dans ma critique de ne pas jeter la psychanalyse avec l'eau du bain, je ne peux m'empêcher de penser que Freud, en tant que fondateur de la première psychothérapie scientifique, a d'une certaine manière encouragé toute pratique psychothérapeutique qui en découlera, à opérer plus ou moins sous "vide social", si j'ose m'exprimer ainsi. Cela signifie que, par souci méthodologique certes, il suspend l'inscription du psychisme dans la culture. Même si dans certains textes Freud pousse assez loin sa réflexion sur

---

<sup>13</sup> Cf. Roustang, *op. cit.*, p. 152.

la fonction du désir inconscient de l'homme dans la construction du lien social, sa manière de concevoir la cure psychanalytique n'en est pas moins "décontextualisée". Je cite:

"C'est bien par la formule « ministère des âmes laïque » qu'on pourrait décrire en général la fonction que l'analyste, qu'il soit médecin ou profane, se doit de remplir envers le public. (...) Nous autres analystes, nous nous assignons comme but une analyse du patient aussi complète et aussi approfondie que possible, nous ne voulons pas le soulager par l'admission dans une communauté catholique, protestante ou socialiste, mais l'enrichir à partir de son intérieur propre, en apportant à son moi les énergies qui, inaccessibles à cause du refoulement, sont liées dans son inconscient, et ces autres énergies que le moi est obligé de gaspiller de façon stérile pour maintenir les refoulements. Ce que nous faisons ainsi, c'est du ministère des âmes au meilleur sens<sup>14</sup>."

Nous découvrons ici l'idéologie de la psychothérapie qui propose une quête d'autonomie détachée de tout projet de société, alors même qu'en son fond elle y est soumise: en poursuivant l'autonomie de l'individu sans autre forme de procès, ne risque-t-elle pas de sacrifier, de loin ou de près, au libéralisme individualiste de notre société occidentale, qui tend à enfermer l'homme dans sa seule responsabilité individuelle? Nous abordons ainsi notre deuxième questionnement, qui porte plus directement sur la fonction sociale de la psychologie comme pratique d'intervention.

#### *Fonction sociale de la psychologie comme pratique d'intervention*

Quelle est la fonction sociale de la psychologie, compte tenu des formes d'être-ensemble qui constituent aujourd'hui le lien social? Je vais proposer quelques éléments de réponse à partir de l'hypothèse suivante: une société régie en partie par une idéologie individualiste demanderait aux "psy" d'être

---

<sup>14</sup> *La question de l'analyse profane* (1926). Trad. fr. Oeuvres complètes, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p.84.

les soignants d'individus, qui sont victimes des attaques portées au lien social par cette idéologie même. Dit plus simplement, et dans les termes utilisés jusqu'à maintenant: notre société, incertaine sur son ouverture à l'invisible, qui pourtant la fonde, et, par certains côtés, rebelle même et activement opposée à cette ouverture, demanderait aux "psy" et à leurs interventions de créer, pour des êtres humains fragilisés dans leur isolement individualiste, des mirages d'invisible. Expliquons-nous.

*Connivence idéologique entre psychologie et "individualisme démocratique"*

J'ai évoqué plus haut la position de Marcel Gauchet qui pense que l'organisation démocratique de notre société a été possible grâce à l'immanentisation progressive de la référence à la transcendance, qui s'accompagne, selon ses termes, de "l'épuisement du règne de l'invisible". Si une transcendance existe, elle n'existe qu'au coeur de l'homme. (L'émergence même de la psychanalyse, à la fin du XIXème, n'est pensable que dans ce contexte. L'altérité invisible est instituée dans les profondeurs de l'homme, qui est désormais habité par un inconscient qui lui échappe.) Pour caractériser cette société, Gauchet parle aussi d' "individualisme démocratique". Une telle expression veut mettre l'accent sur le caractère directement social de cet individualisme, sans valeur moralisante qui dénoncerait l'égoïsme des individus. Selon lui, une telle société repose sur le droit à la liberté d'expression et de décision de tout individu ou groupe d'individus, avec le devoir de responsabilité qui lui est lié. Dans un tel contexte, les réalités d'individualité, de singularité et d'identité différentielle, sont très valorisées, donnant lieu à une pluralité de pensées et de pratiques sociales. (Notons en passant, sans aucun souci de publicité, l'actualité et l'intérêt d'un des PNR - Pôle de Recherche Nationale - présenté au directoire du FNRS par plusieurs

de nos collègues en sciences humaines de Suisse romande, qui porte le titre suggestif : "Parcours de vie, entre normalisation et individualisation".)

*Des "psy" au secours d'individus égarés dans la foule solitaire*

On peut donc déjà voir comment la psychologie, en tant que science et pratique prétendant s'occuper de l'individuel, est socialement légitimée. Mais sa légitimation semble se renforcer quand il lui est demandé de venir au secours, à l'aide de ses savoirs et de ses pratiques, d'une société fragilisée par l'absence même de parcours de vie socialement balisés. En effet, il y a un prix fort à payer - entendez une surcharge émotionnelle importante - pour les individus qui passent d'une société d'obéissance à une société de gouvernement de soi, selon l'expression de certains sociologues. Une telle société exige que nous soyons des êtres responsables, soumis au droit comme au devoir de disposer de soi. Que faire de sa vie? Quel sens lui donner? Voilà des questions qui hantent chaque homme depuis l'aube de l'humanité, mais aujourd'hui il est davantage remis à lui-même pour les résoudre, sans modèle prêt-à-porter. Prenons deux exemples des plus quotidiens. Pensons à la femme qui souhaite avoir un enfant et dont la décision doit prendre en compte son désir d'enfant et sa carrière professionnelle, ceux de son partenaire, les pressions éventuelles de ses proches parents, etc. Ou encore à la personne divorcée qui, ayant exercé son droit au bonheur, se retrouve en famille avec trois enfants, le sien et les deux de son nouveau partenaire, dépassée par l'émergence des conflits de jalousie dans cette fratrie recomposée.

Pour cette foule solitaire, les pouvoirs publics désignent alors des agents de socialisation, parmi lesquels les psychologues qui ont pour tâche de

soulager ceux qui ne s’y retrouvent pas. Victimes de la violence, toxico-dépendants, sidéens, personnes âgées, migrants, et j’en passe, autant de personnes directement touchées par les effets d’une société où le lien social s’est fragilisé et appauvri. Les psychologues et les psychothérapeutes se trouvent alors investis du pouvoir de définir les enjeux essentiels de leur existence humaine, si faiblement symbolisés et ritualisés socialement. Comme le disait Michel de Certeau, notre culture doit construire des “thérapeutiques de socialités détériorées<sup>15</sup>”.

Parmi ces agents de socialisation, les "psy" sont sans doute sollicités de manière particulière dans la mesure où ils ouvrent plus directement pour la société une fenêtre sur l’invisible. Les religions le faisaient, mais aujourd’hui, à cause de leur totalitarisme toujours possible, on leur préfère, sans rejeter entièrement certaines de leurs pratiques communautaires, les psychologies mondaines. Pour réenchâter le monde, celles-ci sont censées fournir des équivalents d’expérience de la transcendance au travers d’accompagnements psycho-spirituels les plus variés; elles le font sous une forme relativement sécularisée, centrée sur l’ici et le maintenant de l’individu et peu en lien avec ses appartenances sociales. Comme le suggéraient Castel et de Cerf, sociologues de la santé assez sévères à l’égard de la psychologisation excessive de notre culture: elles ont pour tâche de constituer des îlots de vie relationnelle intense mais non moins éphémère, dans la mesure où elles se limitent à produire une “socialité sans social<sup>16</sup>”.

### *Conclusion*

Il est temps de conclure. Que peut-on retenir de ce parcours au pas de charge dans un paysage si vaste et au relief si contrasté? J’ai cherché à

---

<sup>15</sup> *L’invention du quotidien: 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 38.

<sup>16</sup> Le phénomène "psy" et la société française: L’après psychanalyse. *Le Débat*, 3, 1980, p. 30.

répondre à deux questions, que j'ai posées en fonction de mon appartenance à une société dont l'évolution me préoccupe dans le rapport qu'elle établit avec l'invisible. Quels savoirs psychologiques développer, qui ne contribuent pas au rétrécissement de l'invisible en l'homme? Quelles pratiques psychologiques offrir, qui n'instaurent pas des mirages d'invisible renforçant l'individualisme d'une société affaiblie dans ses capacités de solidarité?

A l'objurgation quasi compulsive de notre société à être soi-même et authentique, on a vu que les "psy" apportent une réponse; ils sont là en particulier pour ceux qui ne peuvent pas être suffisamment "exceptionnels", pour reprendre un terme du sociologue Ehrenberg<sup>17</sup>. Ceux-ci deviennent de plus en plus nombreux dans notre société, comme d'ailleurs le sont les futurs psychologues qui se préparent à leur offrir leurs services. Dans ce contexte d'inflation "psy" généralisée, je dis souvent à mes étudiants: "Vous êtes sans doute très nombreux, mais les plus inventifs parmi vous, sensibles par ailleurs aux besoins sociaux, n'auront pas trop de peine à trouver du travail. Prenez garde toutefois : qu'en vous le psychologue se double toujours du citoyen, de l'homme éthique soucieux de ne pas renforcer un individualisme forcené. De ce point de vue, tous les savoirs et toutes les techniques psychologiques ne s'égalent pas; ils n'ont pas toujours la neutralité innocente que leur caractère scientifique voudrait leur conférer. Choisissez."

Ce choix, j'ai aussi à le faire constamment en tant qu'enseignant et praticien de la psychologie. Trois convictions m'y aident - et à ce niveau, ce ne sont plus des preuves scientifiques qui interviennent. Je vous les sou mets pour terminer et ce sera une bonne manière de résumer ce que j'ai essayé de vous transmettre dans cette leçon.

---

<sup>17</sup> *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

D'abord, il est du destin de l'homme, quelle que soit sa culture, d'être en souffrance d'humanisation. Rien ne lui est jamais donné, une fois pour toutes. Sa communauté d'appartenance lui propose certaines valeurs pour qu'il affronte au mieux ses tâches de vie et de mort. Aujourd'hui, où il peut de moins en moins se consoler des certitudes offertes par les croyances traditionnelles, la psychologie constitue une de ces valeurs. Pour cet homme et pour la société dont elle est au service, il importe toutefois qu'elle maintienne ouverte, dans ses savoirs et ses techniques, une relation d'inconnu ou d'incertitude, grâce à laquelle d'ailleurs hommes et société deviennent capables de créer le meilleur d'eux-mêmes.

Deuxièmement: les psychologues ne sont pas les seuls qui peuvent aider l'homme dans sa quête d'humanisation. Ils n'ont pas le monopole des solutions. Ils risqueraient même plus que d'autres de s'imposer comme les seuls acteurs dans la construction du sens, réticents qu'ils sont souvent à travailler de concert avec d'autres démarches, davantage inscrites dans le tissu social. Même entre eux, aucun ne dispose d'un modèle qu'il puisse revendiquer comme le meilleur. L'arrogance du professionnel n'a-t-elle pas la fâcheuse conséquence de transmettre au client l'illusion provisoire de la maîtrise?

Enfin, dernière conviction: ni envoyés des dieux, ni non plus maîtres en techniques de gestion de la vie et de la mort, les psychologues devraient être essentiellement dans notre société des *passseurs*: aider les hommes, en des moments critiques de leur existence où la souffrance d'humanisation prend des formes excessives, cristallisées même en symptôme, à passer d'une rive à l'autre: par exemple, pour cet enfant, devoir subitement affronter la perte de ses parents; pour cet adolescent, s'assumer dans son homosexualité adulte, pour cette femme, devenir aussi mère; pour ce toxicomane, accepter une vie

moins excessive; pour ce réfugié, avoir la force d'investir une nouvelle terre d'accueil. La liste est sans fin; autant de passages d'une rive à l'autre, jusqu'à passer de la mort à ... Les noms ultimes de ces rives, le psychologue ne les connaît pas, laissant ainsi la place aux croyances fondatrices qui doivent nourrir la société dans son lien à l'invisible. J'ai décidément opté pour une psychologie qui laisse la possibilité à qui le veut de regarder vers le ciel, de manière à ce que demain nous sortions vivants de notre monde.